

Sujet de la séance : **La métaphysique du sentiment de Renaud Barbaras**

Il s'agit de **conférer à la poésie sa portée métaphysique** : elle « n'est pas un genre littéraire parmi d'autres mais une expérience et un mode d'exister se nourrissant d'une expérience qui, s'il s'atteste de manière privilégiée dans l'écriture poétique, ne s'y épuise évidemment pas. p.9 » « Autant dire que le poétique possède **un versant ontologique** : il s'agit de livrer accès, **au sein et à l'aide du langage** (mais, encore une fois, ce langage se nourrit sans doute d'une expérience qui l'excède et qui le contient) à une dimension qui **transcende le langage** et, à ce titre, appartient au monde lui-même. p.9 » C'est, me semble-t-il, ce que j'appelle **le non langagier dans le langage**, à la fois sa source, ce qui est en lui et ce qui l'enveloppe dans une expérience – c'est-à-dire ce qu'il faudra bien mettre en relation avec l'autoaffection du moi, sa singularité éveillée et l'œuvre d'art comme telle. Cette dimension constitutive du monde « n'est autre que celle du **sensible** comme tel. p.9 » Ainsi le sensible appartient à la sphère du langage, mais est en lui ce qui l'excède et le nourrit. Ce qui est en jeu ici **accomplit l'essence du langage** (ce qui est proche de Gadamer et loin de Michel Henry, encore que l'ineffectivité du langage henryenne soit bien la mesure de cette séparation, mais la réconciliation n'a pas lieu en lui ou n'a pas de portée ontologique), qui est de **combler la séparation qu'il engendre**. Il n'y a pas de sensible sans **diaphane**, mais ici le diaphane est langagier. « Autrement dit, le poétique est indistinctement épreuve de la séparation ou de l'exil ontologique et tentative de la dépasser. p.10 » **Réconciliation avec le sensible au sein du langage**, « faisant du langage un recours contre lui-même p.11 »

Le sensible p.11

L'être de ce qui est consiste à apparaître <Michel Henry> autrement dit, le monde est sensible p.12. Mais ce n'est pas le réduire au phénoménisme. Bien au contraire, le sensible est ce qui **sauvegarde la transcendance de l'être** – par quoi il se rend **inépuisable** <Heidegger> p.13 « Dire en effet que le sens d'être de l'être est de paraître, c'est affirmer également qu'il y a **une différence entre cela qui apparaît et ses apparitions** – sans quoi rien ne *viendrait* au paraître. p.13 » Il y a donc un mouvement de **monter vers l'apparaître**, et quelque chose qui est **laissé dans l'invisible** sans qu'il existe une autre modalité d'apparition que précisément le visible. C'est **Merleau-Ponty** qui est allé le plus loin dans cette direction p.14, c'est-à-dire que « Le sensible est la modalité même sous laquelle la profondeur de l'être se préserve au sein de la manifestation ; seul le sensible peut celer en lui, au sein de la présence, la réserve sans laquelle il n'y a pas d'apparaître pensable. p.14 »

En fait c'est Heidegger, non ? pour qui s'ouvrir vers l'extérieur en se repliant vers l'intérieur « se tenir en soi vers le dehors » comme mouvement de la φύσις « est l'être même » *Introduction à la métaphysique*. « Le sensible est précisément ce médium où il peut y avoir l'être sans qu'il ait à être posé : l'apparence sensible du sensible, la persuasion silencieuse du sensible est le seul moyen pour l'Être de se manifester sans devenir positivité, sans cesser d'être ambigu et transcendant¹ » Que veut dire silencieux ? Que signifie ici la persuasion silencieuse ? Un style de parole muette, comme celle de Dieu...

Le sujet comme mouvement p.15

Quel est alors **le mode d'être du sujet** ? Ce qui est bien une question apparue d'entrée de jeu : la nécessité d'élucider le statut du moi que Renaud Barbaras appelle sujet. p.15 Il doit tenir compte de l'excès du sensible sur lui-même et **ne peut donc être que mouvement** p.16. Cette proposition n'est pas la plus claire pour moi, à moins qu'on ne mette ce mouvement avec le mouvement (symétrique ?) qui "monte" vers l'apparaître : "et moi aussi je monte vers toi" ce qui est peut-être une définition de la contemplation esthétique, cf. *Les rêveries du promeneur solitaire* ; mais ce n'est pas dans cette direction que R.B. s'engage, c'est le mouvement vers qui est privilégié – ce en quoi il s'éloigne de Michel Henry. **Le sujet s'avance dans le retrait du monde** : « la profondeur ne peut être donnée qu'à un sujet qui s'avance en elle, qui y pénètre p.17 » monde auquel, du même mouvement, il appartient p.18. Dès lors, le mouvement est *l'a priori du corps* p.19. La confrontation avec Michel Henry s'impose.

L'essence du mouvement p.19

Le mouvement qui fait paraître ce vers quoi il va est **la vie** <Michel Henry> p.20 : **Identité d'un voir et d'un faire** p.20 « Cette identité n'est autre que celle du vivre et c'est donc bien, en ce sens, la vie qui constitue le sens d'être originaire du sujet. p.20 » Quid de l'animal ? L'œil de l'insecte de Schopenhauer. C'est donc **quand nous désirons que nous existons le plus**, que nous sommes les plus vivants p.21. Mais le désir, **désir de profondeur**, ne peut s'approcher de son objet qu'en étant relancé et surexcité : il désire **rien**. Levinas, le désiré creuse et ne comble pas ; Jean de la Croix, *nada, nada, nada* p.22. Encore que le sens de ce rien ne soit pas tout à fait le même et n'est pas spinoziste : « le désir ne manque de rien non pas parce que rien ne lui fait défaut mais plutôt parce que **ce qui lui fait défaut est de l'ordre du rien**, n'est rien d'étant. p.22 »

Le procès du monde p.23

Mais si le sujet est ainsi ontologiquement de la **même étoffe que le monde**, alors le **monde lui-même est mouvement** p.24 « Le sujet est certes à la fois *au* monde et *dans* le monde, mais il doit également être **du monde**, c'est-à-dire non seulement s'y inscrire mais **en provenir ontologiquement**. p.24 » « dans la mesure où nous avons caractérisé l'être du sujet par le mouvement et où, d'autre part, il faut reconnaître une vraie communauté ontologique entre le sujet et son monde, force est de conclure que celui-ci, à l'instar du sujet, existe sur le mode *dynamique* ou processuel, que l'être du monde réside dans un certain mouvement. p.24 ».

¹ Maurice Merleau-Ponty, *Le Visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, 1964, p. 267.

Ce mouvement ne peut être que **le même et différent** (sinon je n’y comprends rien) et **seul l’être du monde pourra nous éclairer** vraiment sur celui du sujet p.25. Parce que c’est lui qui apparaît ? Je suis la profondeur des feuilles que je regarde et elles sont ma profondeur. C’est vent debout contre **Michel Henry**, à moins que, au contraire, car tout dépend du côté que l’on accentue ontologiquement, la subjectivité ou le monde, sachant que de toute façon il n’y a pas de différence entre les deux instances, mais le même objet peut reposer sur l’une ou l’autre de ses faces...car si le monde est de soi phénoménalisant, alors, il y a une phénoménalisation, **une manifestation anonyme** p.26 Ce qui est **fondamental pour l’art**. Cette phénoménalisation anonyme, elle est chez Michel Henry **dans la subjectivité**, dans l’affectivité – ce qui s’affecte soi-même sans rien sentir. **Le monde est nécessairement inachevé**, il surgit de ce qui n’est pas lui mais n’est pas le néant p.27. Un **fond indifférencié**, mais que ne se distingue pas de la **différenciation des étants** p.28. De quoi penser la **biodiversité** comme moment fondamental de la manifestation de l’être. C’est aussi très proche de ce qui se passe dans le **langage**. Et pourtant j’aurais quelque répugnance à superposer les deux. Il s’agit du non langagier dans le langage. Ou plutôt le langage est la mise à distance de ce mouvement. D’où la chaîne : **fond** → **cosmos** → **totalité** au sein de ce qui la brise : « il y a le **monde comme fond**, pour ainsi dire source ou sujet du procès ; il y a le monde comme la **multiplicité différenciée** à laquelle donne lieu la sortie hors du fond, ou encore comme **cosmos** ; il y a, enfin, pour autant que **l’indifférenciation du fond ne cesse de perdurer** au sein de ce qui la brise, le monde comme **totalité**, celle-ci n’étant que le sédiment (rien à voir avec la totalité guerrière de Levinas ; mais je trouve qu’il y a une très étrange proximité avec la Trinité : Père source, Fils détermination, Esprit totalité non totalitaire) ou la trace de l’indivisibilité du fond au sein du multiple auquel il donne lieu, l’élément commun qui conjoint les étants dans leur disjonction même, le tissu indifférencié qui les relie encore et leur interdit d’être pleinement individués p.29. » Se reproduit à différents étages, cf. la différence spécifique chez Aristote, ce à quoi je reconnais les libellules et même les essences chez Schopenhauer. Puissance qui est une **surpuissance**, puisqu’elle renaît de son effectuation p.30. Cf. Kierkegaard : le réel n’épuise pas le possible mais l’augmente.

Retour au sensible p.31

L’être sensible est un être produit par un monde qui se produit en lui (définition de l’œuvre d’art) : sensible p.31. « cette puissance n’est pas autre que ses œuvres, sa réalité est celle de son effectuation et c’est pourquoi le monde dont elle est l’autre nom ne se confond pas avec les sensibles sans pourtant s’en distinguer ; **il n’est que la puissance dont ils procèdent et qui n’existe pourtant que par eux** p.31. » Et le moi ? p.33 **Le sujet est dans le monde** ce qui reprend, accentue le mouvement du monde p.37. Est-ce suffisant ? Il faut qu’il y ait un enjeu, un salut.